

	Morvan Jean-François : Né le 27-07-1829 à Ploujean ; 1854, prêtre, professeur à Pont-Croix ; 1868, recteur de Roscoff ; 1896, chanoine honoraire ; décédé le 27-11-1915. Étude : <i>Semaine religieuse de Quimper et Léon</i>, 1915 p. 839-843.
--	---

Le Clergé du diocèse vient de perdre, en M. le chanoine Morvan, l'aîné de ses confrères. En Janvier prochain, le vénérable Recteur de Roscoff aurait eu 87 ans révolus. Il est mort, debout, on peut le dire, administrant jusqu'au bout la paroisse avec la clairvoyance et le ferme bon sens qu'il fit toujours paraître. Par un heureux privilège, en effet, il ne connut aucune des infirmités qui accompagnent d'ordinaire la vieillesse. L'âge avait, sans doute, affaibli le corps — et encore si peu —, mais l'âme avait échappé à ses atteintes. Jusqu'au dernier jour, elle garda intactes sa vigueur et toutes ses belles qualités. Tous ceux qui l'approchaient, dans ses dernières années, en étaient agréablement surpris. Que de fois nous avons recueilli sur leurs lèvres l'expression de cette surprise !

M. Morvan était originaire de la paroisse de Ploujean ; il la personnifiait si bien, paraît-il, qu'elle servait souvent à le désigner. Après quelques années passées au Collège de Léon, il termina ses études au Petit Séminaire de Pont-Croix. Sur cette partie de sa vie, les détails nous manquent. La modestie du bon Recteur couvrait d'un voile impénétrable tout ce qui pouvait tourner à son éloge. Nous savons, cependant, qu'il fut un de ces élèves d'élite, qui par leur intelligence et leur application se placent toujours au premier rang. Au Grand Séminaire, il apporta les mêmes dispositions et fit preuve des mêmes qualités. Mais ce fut surtout par sa piété qu'il se fit remarquer de ses maîtres et de ses condisciples. Elle avait un tel cachet de réserve et d'aimable simplicité qu'elle attirait l'attention et gagnait tous les cœurs.

On le voit, M. Morvan était déjà, à cette époque, ce qu'il fut toute sa vie. Il avait pris pour patron saint François de Sales. Eut-il à lutter, à l'exemple de ce Saint, pour dompter une nature rebelle ? C'est le secret de Dieu. En tout cas, le triomphe fut pour lui plus rapide. Car, dès le Séminaire, M. Morvan nous apparaît tel que nous l'avons connu, au déclin de sa vie, avec sa physionomie toujours souriante et son exquise bonté.

Au sortir du Grand Séminaire, le jeune prêtre fut nommé professeur au Petit Séminaire de Pont-Croix. Aucun poste, assurément, ne convenait mieux à ses goûts et à ses aptitudes. Comment n'eût-il pas aimé les enfants, lui qui possédait à un si haut degré les qualités qui donnent tant de charme à l'enfance, la droiture et la simplicité ?

Il fallait le voir à l'œuvre, quand il présidait la récréation des petits, allant de l'un à l'autre, s'informant de tout ce qui les intéressait, grondant celui-ci, encourageant celui-là, prodiguant à tous ses paternels conseils, qu'il appuyait souvent de menues récompenses, particulièrement appréciées. Nous en savons plus d'un, qui doit aux *roquilles* de M. Morvan de ne s'être pas laissé rebuter par la mine rébarbative, que la langue d'Homère revêt aux yeux de tout débutant.

En classe, il fut un maître excellent. Ses grandes qualités d'intelligence et de cœur s'y déployaient pleinement, lui assurant un prestige et une influence, qui stimulaient puissamment la bonne volonté des élèves. Son enseignement était clair, sa parole toujours simple, mais très littéraire. Chez lui, en effet, — un bon juge, M. de Mun, en a souvent fait la remarque —, le goût était sûr. Il possédait le secret du mot juste ainsi que l'art des nuances, qualités qu'il affinait, chaque jour, par l'étude approfondie des classiques et le commerce assidu des grands maîtres.

Ce goût de la littérature, disons-le en passant, il le conserva toute sa vie. Nous nous souvenons de l'avoir vu, il y a à peine un an, se délecter encore à la lecture d'une étude littéraire sur les grands auteurs du XVII^e siècle.

En 1868, M. Morvan quitta sa chaire de Rhétorique pour devenir recteur de Roscoff. Il y succédait à M. Serré, transféré à Landerneau, et comme lui ancien professeur de Rhétorique. Retracer ce que fut

ce rectorat de quarante-sept ans n'est pas une tâche facile, à cause surtout des limites imposées à cette notice.

Roscoff n'était pas, à l'époque où y arriva le nouveau Recteur, la grande et luxueuse paroisse qu'elle est aujourd'hui. Là où s'étaient maintenant de superbes hôtels, on ne voyait guère que de modestes maisonnettes, et même quelques chaumières, et en fait de baigneurs on n'y connaissait guère non plus que les petits marins, qui, durant la belle saison, comme dans tous les ports de pêche, s'ébattaient dans l'eau, à longueur de journée. Les cultivateurs en formaient alors la presque totalité de la population. C'étaient à la fois de rudes laboureurs et d'habiles commerçants, non moins appliqués à perfectionner la culture de leur sol qu'à trouver des débouchés pour les produits de leur travail. Mais leur mérite surtout était d'être des hommes de grande foi et de vie parfaitement chrétienne.

On devine aisément l'accueil qu'une telle population dut faire à son nouveau Recteur, et la docilité qu'elle montra à suivre ses directions. Les trente premières années ne furent troublées par aucun événement, Ce fut l'âge d'or de ce long rectorat, et combien fécond en fruits de salut !

Le bon Pasteur se dévouait tout entier à ses ouailles, aimant à les visiter, attentif à tous leurs besoins, multipliant pour elles les moyens de sanctification, comme les retraites et les missions, fondant pour les élites de pieuses associations, comme l'Adoration et le Tiers-Ordre, créant d'autres œuvres encore, réclamées par des besoins nouveaux, comme l'école chrétienne des filles et, plus tard, celle des garçons, pour soustraire sa paroisse à l'influence du laïcisme, ou la Société de Sainte-Barbe, destinée à grouper les marchands d'oignons, qui, tous les ans, s'en vont passer quelques mois en Angleterre, et à les préserver ainsi des dangers qu'ils pouvaient y rencontrer.

Toutes ces œuvres, non moins que celles que son zèle fit surgir plus tard, comme les Patronages de filles et de garçons, étaient fondées avec une sage lenteur, après de mûres réflexions et une étude approfondie des voies et moyens. La précipitation était ce qui répugnait le plus au tempérament, si bien équilibré, du bon Recteur. On eût dit qu'il avait fait sienne la maxime de saint Vincent de Paul, « *qu'il ne faut pas enjamber sur la Providence* ».

Aussi le succès couronnait-il toujours ses efforts. Toutes les œuvres qu'il a fondées sont aujourd'hui rayonnantes de vie. Est-ce à dire que l'honneur en revient exclusivement à la sagesse qui avait présidé à leur fondation ? Ce serait une erreur. Le secret de ces consolants résultats, il faut le chercher plutôt dans le grand esprit de foi et les vertus sacerdotales du bon Recteur qui était, dans toute la force de l'expression, un homme de Dieu. N'est-ce pas une règle, en effet, et qui ne comporte pas d'exception, que seules sont fécondes et durables les œuvres fondées par de tels ouvriers ?

Toute sa vie, M. Morvan n'eut rien de plus à cœur que sa sanctification personnelle. C'est là ce qui explique l'action sérieuse, profonde qu'il a exercée. La piété, qui chez lui semblait innée, tant elle s'harmonisait avec sa nature, il ne cessa de la cultiver, d'en accroître la vigueur, d'en aviver la flamme par la pratique de l'oraison, par la lecture spirituelle et la visite au Saint-Sacrement, qui en sont à la fois et l'aliment et le foyer. Si nous passions ici la plume à ceux qui ont vécu près de lui, que de révélations édifiantes ils auraient à nous faire !

Les quinze dernières années du vénérable Recteur furent assombries par des événements, dont il souffrit cruellement. Nous en dirons peu de choses. Ils sont connus de tous. Ce fut d'abord la fermeture de ses écoles congréganistes, son œuvre de prédilection pour laquelle il n'avait rien épargné. Ce fut ensuite l'inventaire de son église ; puis enfin son expulsion du presbytère. Il serait difficile de dire à quel point son cœur, si droit et si bon, fut meurtri par ces attentats.

Mais il n'était pas homme à perdre son temps à de vaines récriminations. Il fit entendre les protestations nécessaires ; puis la tourmente à peine passée, il se mit à l'œuvre pour relever les ruines qu'elle avait faites. Et bientôt les écoles se rouvraient avec de nouveaux maîtres, et un nouveau toit abritait le clergé.

Il faut dire que, dans cette tâche, il fut puissamment aidé par ses paroissiens. Leurs concours fut empressé, généreux. Ce dévouement de ses ouailles, à l'heure de l'épreuve, toucha profondément le bon pasteur. Il n'en parlait jamais qu'avec des larmes de joie.

D'ailleurs, nous devons le dire à leur éloge, l'attachement des Roscovites pour leur Recteur ne connut pas une heure de défaillance, durant ce demi-siècle, qu'il vécut parmi eux. Il ne fit, au contraire, que croître avec les années. N'est-ce pas ce qui explique le refus qu'il opposa constamment aux flatteuses propositions de l'Administration diocésaine, qui voulait l'appeler à des postes plus importants ? Nous serions incomplets, cependant, si nous n'ajoutions que, dans ces circonstances, l'humilité du prêtre parla encore plus haut que sa grande sympathie pour ses chers Roscovites. Il avait une si basse estime de lui-même, une si petite opinion de ses moyens que la perspective seule d'une responsabilité, sinon plus lourde, du moins plus étendue, le troublait à l'excès.

Cet article est déjà long ; et cependant, il s'en faut que nous ayons épuisé notre sujet. Pour achever de peindre cette physionomie si attachante, et lui donner tout son relief, il eût fallu parler de son zèle à prêcher la parole de Dieu, de sa vigilance à signaler les dangers et les abus, de son inépuisable charité pour les pauvres, de son ministère auprès des malades, et de tous ceux que l'épreuve avait visités. Il excellait surtout dans cet office d'ange consolateur, tant était grand son esprit de foi et tendre son amour du Divin Maître.

Oui, il eût fallu parler de tout cela, et de bien d'autres choses encore, comme de l'accueil toujours cordial, qu'il réservait à tous ses visiteurs. Nous ne voudrions pourtant pas clore cette notice, sans évoquer la grande figure de l'illustre Député, que la France entière a pleuré. M. le comte Albert de Mun avait une profonde et vive sympathie pour le vénérable M. Morvan. Il aimait à se dire son paroissien, se faisant un devoir, à ce titre, de le seconder dans toutes ses pieuses entreprises. Il appréciait fort les conversations de son Recteur, et les quelques rares loisirs que lui procurait sa villégiature à Roscoff, il se plaisait à les passer en tête-à-tête avec lui.

Est-il besoin de parler des derniers jours de ce bon prêtre ? Il n'avait vécu que pour Dieu. Comment n'eût-il pas regardé la mort en face, et avec sérénité ? Parfois, cependant, il se demandait s'il avait été toujours à la hauteur de sa tâche. Mais sa confiance en l'infinie miséricorde de Jésus avait vite fait de dissiper ce nuage ; et c'est l'âme pleinement rassurée qu'il s'endormit pieusement, le vendredi 26 Novembre.

Les funérailles furent célébrées, le lundi suivant, au milieu d'un grand concours de prêtres et d'une affluence considérable de fidèles. Elles furent présidées par M. le vicaire général Cogneau, représentant l'Evêque du diocèse, qui avait tenu à marquer ainsi la haute estime et la grande sympathie qu'il avait pour le vénérable défunt.

R. I. P.

Semaine Religieuse de Quimper et Léon, 17 Décembre 1915, p. 839.